

Colette Soler

Une interprétation qui tienne compte du réel *

J'ai pris pour titre la première expression qui m'est venue quand on a choisi le titre de l'année.

Puisque chacun parle à partir de ce qui l'habite, je vais d'abord dire un mot d'une des préoccupations qui m'ont animée pendant que je préparais cet exposé. Quand j'ai fait valoir le virage impliqué par la notion d'ICS réel, je pensais bien sûr qu'il y avait là quelque chose de non banalisé, nouveau, mais je ne pensais pas que ça bouleversait toutes les perspectives pratiques et j'ai été étonnée quand même par la surprise produite. Je me suis alors demandé si l'on n'avait pas, non pas oublié, mais minimisé certaines des élaborations antérieures de Lacan.

De fait, concernant l'interprétation (I°), dans notre séminaire de cette année la question est posée depuis le début de savoir quelle serait la spécificité d'une interprétation portant sur le réel, comme si, à cette notion nouvelle d'un ICS réel, il fallait une pratique de l'interprétation toute nouvelle. J'en avais moi-même posé la question mais sans y répondre en fait, et donc, à la suite de mes collègues qui ont parlé cette année, je me suis demandé jusqu'où est-ce le cas, jusqu'où le dernier enseignement de Lacan implique-t-il une nouvelle conception de l'interprétation ?

Et d'emblée je n'ai pas pu ne pas me souvenir que les résonances de l'interprétation, dont on fait si grand cas quand on parle de *lalangue*, ainsi que la référence à la poésie et aux ressources de la langue, on les trouve dès « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » ; c'est le titre de la troisième partie : « Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique

* Intervention au séminaire École, à Paris le 8 mars 2012.

psychanalytique ¹ ». On y trouve toutes les expressions du dernier enseignement de Lacan. L'équivocité des symboles, la nécessité d'une « assimilation des ressources de *lalangue* », le recours à la poésie, et même l'idée que les mots, le langage est corps, corps subtil mais corps. On n'est pas loin d'une motérialité jouie. Évidemment tout cela n'y est pas vraiment déployé, c'est comme en réserve, car son objectif est autre, c'est de faire valoir la dimension propre du sujet en tant qu'appendu au symbolique, ça n'est pas déployé mais c'est déjà là.

Premier développement pour montrer que, de toujours, Lacan affirme que l'interprétation analytique ne peut pas méconnaître le réel. On a pris l'habitude de distinguer le signifiant, l'Autre, la chaîne du sujet, d'un côté disons le symbolico-imaginaire, du réel de l'autre côté. Mais à aucun moment Lacan ne les a déconnectés l'un de l'autre, et il a toujours cherché à préciser comment ils s'ajustaient – ce *toujours* commence à « Fonction et champ de la parole et du langage ».

Réel, qu'est-ce que ça signifie ? Avec toutes les définitions que nous connaissons du réel, je vais m'armer d'une première définition, très large. Le réel est ce qui n'est ni symbolique ni imaginaire, Lacan finira par dire ce qui ex-siste à l'un et à l'autre, avant de l'écrire comme troisième rond du nœud. Qu'en dire ? Ex-sistant, le réel est imprédictible puisque l'on ne prédique jamais qu'avec du signifiant. En 1976, il dit antinomique à la vraisemblance, je l'ai surcommenté, or, la vraisemblance participe à la fois de l'I et du S, c'est toujours du côté des semblants. Mais Lacan n'a cessé de créer des schémas qui répondent à la question de l'accès. Ça va du schéma L au nœud borroméen en passant par le graphe. Ce qu'il en a dit très tôt, qu'il vient à une place, et même qu'il revient toujours à la même place, ce qui ne préjuge pas de ce qu'il est. Pour qu'il y ait place il faut du symbolique, certes, par définition, mais ce qui est hétérogène au S peut être connecté avec lui, plus précisément logé dans le S. Thèse constante chez Lacan, et il a dit place avant de dire nœud mais c'était pour résoudre le même problème.

Je pourrais prendre les schémas L et R pour aborder cette question de la place du réel, mais je choisis le graphe qui combine la structure de la parole et celle du langage, et qui schématise donc à la

1. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 289.

fois la structure du sujet et la pratique analytique. Eh bien, la première interprétation tenant compte du réel, si on lit bien, elle est donnée dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » en 1958. Évidemment ça se lit mieux, en fait, quand on ajoute à « La direction de la cure » « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », où Lacan donne son graphe, alors que dans « La direction de la cure » il en dispose mais ne le donne pas et fabrique quelques obscurités. Cette interprétation n'est pas ce qu'une lecture rapide pourrait faire croire, à savoir que l'interprétation dans ce texte opérerait avec le signifiant du phallus, minuscule. Certes Lacan insiste pour dire l'importance de ce signifiant, et que le vœu du névrosé est d'être le phallus, le signifiant du manque de l'Autre du discours, mais c'est à tous, à chaque névrosé que l'on pourrait dire : ton vœu c'est d'« être le phallus ».

Or, l'interprétation véritable est toujours particulière. Le phallus sert à situer la structure de la névrose, plus qu'à interpréter en chaque cas sa particularité. La formule de l'interprétation dont je parle, vous la connaissez ² : « À quel silence doit s'obliger l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage, [la littérature analytique] le doigt levé du *Saint Jean* de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive ? » L'expression « horizon déshabité de l'être », entendez déshabité des signifiants qui constituent le lieu du signifiant, c'est ce qui s'écrit S(\mathcal{A}) dans le graphe et dont le doigt pointé désigne la place. Cette place est celle du réel dans l'inconscient structuré comme un langage. Le commentaire de « Subversion du sujet et dialectique du désir ³ » est plus explicite, il dit : *Que suis-Je ?* En écrivant *Je* avec une majuscule pour bien marquer que *Je* est non pas le sujet supposé au signifiant, mais l'être, le référent qui le supporte. Réponse : *Je* suis à la place de la jouissance, cette jouissance qui manque au lieu de l'Autre puisque le signifiant ce n'est pas du vivant. Cependant, évoquer le manque dans l'Autre ne doit présider à aucune religion du manque, Lacan le dit, explicitement, voyez la page 818 de « Subversion du sujet et dialectique du désir ». S(\mathcal{A}) n'est pas le mathème d'un simple trou, c'est un

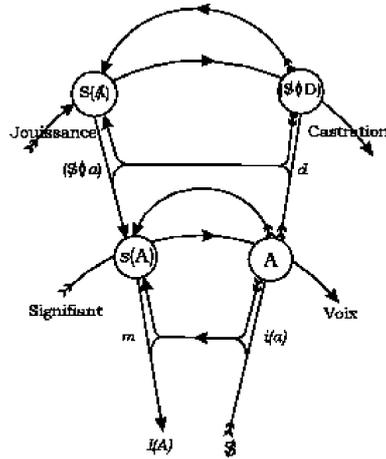
2. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 641.

3. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits, op. cit.*, p. 819.

signifiant qui est supposé capitonner la chaîne de l'inconscient ; le trou, lui, il s'écrit \mathcal{A} . Quel signifiant est-ce ? C'est une question complexe, sur laquelle Lacan a un peu pataugé je crois, en tout cas varié. Je laisse la chose en suspens, mais l'écriture du graphe implique que le doigt de l'interprétation soit pointé vers un signifiant à la place du réel. Ce n'est pas la même chose que le signifiant dans le réel qui, lui, est hors chaîne. La seule place possible pour le réel dans la chaîne signifiante, c'est celle où le glissement métonymique s'arrête, celle donc du point de capiton, et n'oublions pas que la partie gauche du graphe écrit les points de capiton des deux chaînes signifiantes.

Pointer le doigt vers cette place où l'Autre ne répond pas, mais où le parlant est inscrit sous un signifiant qui n'est pas de l'Autre, quelle interprétation est-ce ? Un doigt pointé, ça ne parle pas, ça n'articule rien, ça montre, c'est une interprétation qui ne dit rien, silencieuse – j'en ai fait un titre –, allusive. Ce geste est une image pour désigner un dire qui indique sans énoncer, qui est comme un colophon de la place de l'être de jouissance. C'est une interprétation non pas de la jouissance, mais par la jouissance. De fait, au fond, une interprétation, ça soulève toujours le même lièvre, ça dit toujours : à cause de la jouissance. Je crois que cette phrase de « La direction de la cure », c'était une pierre d'attente dans l'enseignement de Lacan. En effet, ensuite il a situé l'interprétation autrement, au niveau de ce qu'il appelle « une voie de bretelle » pour désigner dans son graphe, non la chaîne inconsciente de la jouissance, mais la ligne de son signifié où court le ru du désir.

Ça, c'est le plus connu : on interprète le désir. L'interprétation du désir cible non pas la place du réel, point de capiton de la chaîne inconsciente, mais l'intervalle signifiant où se place sur le graphe la ligne qui va du x du désir au fantasme qui supporte ce désir. C'est une version très freudienne de l'interprétation qui tente de répondre à la question « Che vuoi ? », qui essaye donc de dire ce que ça veut dire et ce que ça veut dans les propos comme dans les symptômes de l'analysant. Autrement dit, une interprétation qui cherche à déterminer le signifié de la chaîne inconsciente. Ce signifié est déposé dans une double écriture dans le graphe, d'un côté le x du désir et de l'autre le fantasme.



Voie de bretelle : d vers $\$ \emptyset a$

Là s'ouvre la grande question de savoir si cette interprétation portant sur le signifié, c'est du sens ou de la signification. Lacan a pu affirmer l'un et l'autre : l'interprétation c'est une signification et l'interprétation c'est du sens qui va contre la signification. Avec ça on pourrait croire que le souci du réel n'y est pas, et on sera même tenté de dire pas encore si on pense à son dernier enseignement. Mais ce n'est pas le cas. Qu'il s'agisse de signification ou de sens, Lacan a toujours posé la question et répondu à la question de savoir ce qu'il y a de réel en chacun.

Je commence par la signification. Elle est grammaticale par définition, point de capiton donc, et Lacan en dit dans « L'étourdit » : le sujet comme effet de signification est « réponse du réel ». Quel réel ? Il le précise : celui du signifiant asémantique, sans aucune espèce de sens – c'est la définition même du réel hors sens. On est en 1973⁴. Ça a si peu attendu son dernier enseignement que Lacan rappelle que cette thèse date d'avril 1956, séminaire *Les Psychoses*. Évidemment, condensé ainsi, ce n'est pas limpide, mais Lacan s'explique suffisamment le joint de la signification au signifiant hors sens,

4. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 15 ; dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 459.

et de façon définitive je crois, dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, dans l'avant-dernière leçon. Je cite : « L'interprétation cible le signifié, c'est une signification qui n'est pas n'importe laquelle, qui renverse le rapport qui fait que le signifiant dans le langage, a pour effet le signifié. » L'interprétation significative a pour effet de faire surgir un signifiant irréductible. Autrement dit, elle inverse l'effet de métaphore qui avait renvoyé un signifiant dans le signifié.

S1 ----- > S2
I° significative ↑

Cette thèse est impliquée par la conception de la métaphore exposée dès « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », à savoir que le signifiant disparu se manifeste indirectement par un plus de signifié. D'ailleurs, à propos de Freud et de ce qu'il lui attribuait de hardiesse dans l'interprétation, Lacan notait que quand il dénonçait une pulsion, c'était un avènement de signifiant. Autrement dit, pas de nouvelle signification sans nouveau signifiant. Lacan insiste, ce qui compte, dit-il, pour l'avènement du sujet, ce n'est pas le signifié en question, mais « c'est qu'il voie, [...] à quel signifiant – non-sens, irréductible, traumatique – il est, comme sujet, assujetti ⁵ ». C'est donc une validation de l'interprétation significative. Et l'analyste est supposé savoir la signification. Cette signification n'est pas sans signifiant primairement refoulé que l'interprétation significative porte à l'évidence. Pour être significative, elle n'en est pas moins « intrusion de signifiant ⁶ ». *Confer* « L'instance de la lettre ». Le symptôme y était défini comme métaphore, et on a pris le pli de l'opposer au symptôme lettre, une, hors sens, mais, Lacan le précisait dès ce moment, ce symptôme est construit sur un premier signifiant originaire, primaire, celui du traumatisme. Le signifiant du trauma, c'est un S(Å), un signifiant qui n'est pas inclus dans l'Autre, qui s'est fixé dans les contingences des rencontres de jouissance. Or, en lui-même, il n'a aucune espèce de sens, il va d'ailleurs le renommer trait

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 226.

6. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 555.

unaire (TU), et il aurait fallu dire déjà qu'il était de l'ICS réel, sauf qu'alors Lacan postulait qu'il faisait chaîne avec les signifiants de la demande. Il est donc bien assuré qu'alors même qu'il affirmait l'inconscient structuré comme une chaîne, Lacan postulait son ancrage sur la motérialité d'un signifiant hors sens, celui-là même que le doigt pointé de « La direction de la cure » désignait. Tout cela est inscriptible sur le graphe dans la ligne en *feedback* qui relie la signification du fantasme et le S(\bar{A}).

Le sens quant à lui, qui est le sens du désir, il n'est pas grammatical, incompatible avec la parole disait « La direction de la cure », inarticulable quoique articulé, il fuit, précise Lacan en 1973. L'interprétation qui le vise, Lacan l'a d'abord située par le signifiant phallique, signifiant du manque. C'est le cas dans « La direction de la cure ». Puis avec les années, il a reformulé ce qui manque en termes d'objet *a*, perte de jouissance, et il dit finalement que l'interprétation « porte sur la cause du désir », cette cause qui n'est cause que parce qu'elle manque. Cet objet *a*, cause du désir, est-ce que c'est du réel ? Lacan a dit à son sujet l'une et l'autre chose.

Disons d'abord que sa soustraction comme perte d'une part de vie est un effet du langage dans le réel. *Confer* la place de l'objet *a* au cœur du nœud. Ensuite, cette cause, comme impossible à dire, impossible à subsumer sous un signifiant, qui donc manque au savoir selon la formule de la « Proposition de 67 », eh bien elle fait « fonction de réel » (je vais revenir sur cette expression) à l'endroit de tout ce qui peut se formuler et s'imaginer de ses quatre substances épisodiques qui, avant Lacan, avaient été mises au compte du prégénital. L'interprétation du sens vise donc ce qui hante la métonymie de la parole et que Lacan a d'abord désigné par (- phi) avant de dire *a* et plus de jouir. *Confer* sa critique de l'herméneutique dans le *Séminaire XI* en 1964. Il précise que ce qui manque à l'herméneutique, notamment celle de Ricoeur, ce n'est pas seulement de s'en tenir aux seules significations, c'est de ne pas tenir compte de la réalité sexuelle du langage, de l'inconscient qui est la réalité de la castration et la réalité pulsionnelle, encore les quatre substances. Que l'interprétation puisse viser l'intervalle signifiant qui s'anime de l'objet, pris soit comme manque soit comme plus de jouir, c'est une thèse qui se maintient jusqu'à la fin chez Lacan, puisque l'analyse n'opère pas sans le sens. *Confer* la « Postface ». L'objet *a*, c'est le rail par où vient au plus de

jouer la demande à interpréter, dans l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » : l'analyse livre à l'analysant le sens de ses symptômes, *i.e.* le désir irréductible mais néanmoins déterminé auquel il sont noués, et voyez encore la dernière conférence sur Joyce, l'analyse dévalorise la jouissance hors sens en recourant au sens.

La motérialité de l'inconscient langage, elle n'est pas dans l'intervalle signifiant, elle n'est ni sens ni signification, elle est sur les lignes comme je me suis exprimée. Mais l'opération interprétative au niveau de l'intervalle, qui, je viens de le dire, à la fois inverse la métaphore du trauma et piste la métonymie de l'objet, cette interprétation n'est pas séparée, et pas séparable de ce qu'il y a sur les lignes. Que vous preniez l'inconscient comme signification, comme sens ou comme chaîne, l'interprétation ne peut opérer que par les ressources de la langue qui fabrique aussi bien les trois. C'est ce qui explique, je pense, la constance du vocabulaire que Lacan applique à l'interprétation du début à la fin de son enseignement : résonance, effet poétique, coupure, équivoque, l'allusion de « La direction de la cure » en est une guise, sans parler du « cristal linguistique » et autres équivalents. Remarquez que dans la série je ne mets pas couture, quoique « L'étourdit » évoque la couture, Michel Bousseyroux l'avait fait valoir, et quoique Lacan en fasse une reprise avec les termes d'épissure et de raboutage qu'il utilise pour le nœud borroméen. Mais cette dimension du raccommodage, si vous m'autorisez ce terme, ne définit pas l'interprétation elle-même mais seulement son résultat, ses effets de transformation sur le dire analysant de la demande. Donc j'insiste, l'accent sur la fonction des équivoques de *lalangue* dans l'interprétation est présente dès « Fonction et champ de la parole et du langage », et ne s'est jamais démenti.

Cependant, dans la série des termes que je viens de mentionner, c'est quand même celui d'équivoque qui a fini par prendre le pas, par résorber les autres, et même le poétique auquel Lacan fait pourtant un sort à la fin, car le poétique lui-même opère par l'équivoque. Alors pourquoi ? Il faut répondre à cette question pour bien saisir qu'il ne s'agit ni d'un goût ni d'une lubie de Lacan.

Pourquoi l'équivoque ? À la question on peut répondre de façon générale : parce que l'inconscient a déjà procédé par équivoque. Mais il faut être plus précis. C'est dans « L'étourdit », avant le nœud

borroméen donc, que Lacan a donné son plus grand développement à la fonction de l'équivoque et à ce qui fonde cette fonction. Ce texte apporte beaucoup d'autres choses : d'abord la mise en valeur du « Qu'on dise... », qui ne relève pas de la structure linguistique signifiant/signifié (Sa/sé), et qui même la conditionne. Ensuite, capital, les formules de la sexuation construites à partir de la fonction propositionnelle, $\Phi(x)$. C'est une fonction de jouissance qui inclut la castration comme nécessaire. Cette fonction étant posée, on y lit alors ceci : « Rien n'opère donc que d'équivoque signifiante [...] ⁷. » Il ne s'agit pas de l'opération de l'interprétation, et cela donne donc la raison de la prévalence de l'équivoque, elle n'est rien d'autre que ceci : la fonction phallique ne donne pas accès, c'est son expression, au rapport sexuel. Il faudrait donc écrire dès lors que la fonction est posée, ce que Lacan appelle « le point de suspens de la fonction ». $\Phi(x)$... Ce qui veut dire que le Un phallique, qui le conduira à formuler ensuite « y a d'l'Un » et rien d'autre, le Un phallique n'a pas de partenaire proprement sexuel. C'est ce réel du non-rapport, le réel propre au symbolique donc, ce qu'il appelait auparavant la carence de toute pulsion génitale, qui motive le rôle déterminant de l'équivoque pour le parlant. Elle opère principalement pour instaurer le partenaire... pseudo-sexuel. Nul besoin d'évoquer une quelconque pulsion poétique du parlant, l'équivoque c'est seulement, je cite, « l'astuce par quoi l'ab-sens du rapport se tamponnerait au point de suspens de la fonction ⁸ ». Autrement dit, pas d'autre complément au Un de la jouissance phallique que ce qui se concocte comme objet *a* ou comme symptôme par les équivoques de l'inconscient langage.

Équivoque
↓
 $\Phi(x)$... (*a* ou Σ)

Si on demande : pourquoi cette fonction de l'équivoque ? il faut répondre à cause du réel, à cause de l'impossible du rapport sexuel.

Et ça, ça ne date pas du dernier enseignement de Lacan, ça ne date même pas de la psychanalyse quoique son dire le révèle. « Ce dire ne procède que du fait que l'inconscient, d'être "structuré *comme*

7. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 16.

8. *Ibid.*, p. 16.

un langage", c'est-à-dire *lalangue* qu'il habite, est assujetti à l'équivoque dont chacune se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister. C'est la veine dont le réel, le seul pour le discours analytique à motiver son issue, le réel qu'il n'y a pas de rapport sexuel, y a fait dépôt au cours des âges. » Et de fait chaque inconscient, je l'ai développé, emprunte à la grande réserve de sa langue et à ses équivoques pour suppléer au manque du rapport.

En 1969, dans le « Compte rendu sur l'acte », Lacan avait posé que les équivoques signifiantes de « l'inconscient sans sujet » déterminaient non le sujet mais le partenaire-objet, objet cause du désir ou plus de jouir. Elles ne déterminent pas moins le partenaire sexuel, symptôme de jouissance, introduit dans *R.S.I.* Ce pourquoi les équivoques de *lalangue* peuvent jouer contre le jouir du symptôme, parce qu'il s'est fait à partir de *lalangue*. Et de rappeler la remarque de Freud disant que l'on ne peut interpréter correctement le sens d'un symptôme – correctement veut dire avec effets de modifications – sans les associations verbales propres du patient. Cela indique que c'est la technique freudienne elle-même, avec ses résultats, qui implique la fonction de *lalangue* dans la constitution pas seulement de la signification et du sens, autrement dit de la vérité mi-dite. Lacan ajoute sa fonction dans la constitution des manifestations hors sens de l'ICS réel qui n'est pas une chaîne. Celle de ces manifestations qui nous intéresse au premier chef est le symptôme – quoique lapsus, mot d'esprit et même le rêve apportent une eau bien venue au moulin de la thèse. Encore faut-il ne pas oublier que l'équivoque ne se réduit pas à l'homophonie. Je vous rappelle les trois versions des résonances de l'équivoque dans « L'étourdit » : homophonique, qui joue de la racine phonique de tout signifiant ; grammaticale, qui fait butée « d'un réel⁹ », et Lacan d'étendre à toutes les structures cliniques le fameux « je ne l'aime pas » que Freud réservait à la psychose ; logique, où l'équivoque prend la forme du paradoxe, spécifiquement ceux des ensembles russelliens et du transfini cantorien qui ne sont pas sans être en jeu dans le rapport au sexuel et dans le dire de la demande.

Alors si le psychanalyste se sert de l'équivoque dans son interprétation apophantique, c'est parce que l'équivoque était déjà là, avait

9. *Ibid.*, p. 21.

déjà opéré pour donner à chacun sa chacune, selon une expression que Lacan a employée, ou aussi bien pour la lui interdire. C'est dire que le partenaire, loin d'être élu par une quelconque pulsion génitale, ne se constitue qu'à partir de traits venus de l'inconscient. Trait de répétition disait Freud, mais aussi traits dits de perversion, et là on peut se souvenir de l'exemple fameux du brillant sur le nez, etc., ce point mériterait d'être développé.

C'est au sujet de l'équivoque homophonique que Lacan a dit : « Je tiens que tous les coups sont là permis pour la raison que quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent. » Nous sommes donc joués par l'équivoque sans le savoir et sans en pouvoir mais. « Sauf à ce que les poètes en fassent calcul et que le psychanalyste s'en serve là où il convient. Où c'est convenable pour sa fin ¹⁰. »

Quelle est cette finalité ? C'est sur ce point que le dernier enseignement introduit un bougé, de taille, mais qui ne change rien au rôle de l'équivoque dans l'interprétation : il concerne la façon de concevoir le rapport de la vérité, qui est subjective par définition, au réel hors sens, qui, lui, n'est pas subjectif, quoique singulier, propre à chacun. Ce changement-là engage un autre bougé sans doute, non dans les modalités de l'interprétation analytique, mais dans sa visée même et donc dans la direction pratique de la cure. « L'étourdit » définissait cette finalité pour l'essentiel dans les mêmes termes et la même topologie de tore et de bande que la « Proposition de 67 ». Il posait que l'intervention de l'analyste vise à rescinder le sujet – c'est le terme que Lacan emploie –, à produire donc la coupure, d'où choit l'objet.

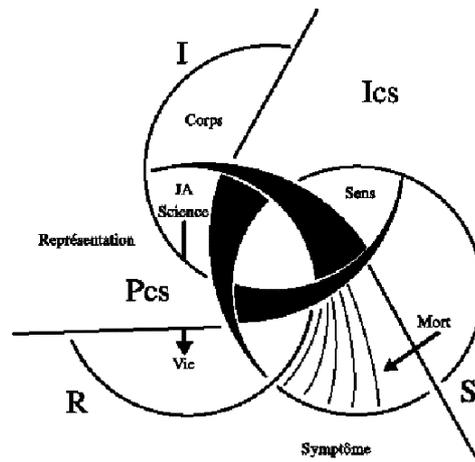
Avec la notion du parlêtre et le schématisme du nœud borroméen, solidaire de l'idée que l'inconscient n'est pas chaîne mais langue qui embraye sur le corps de jouissance, la problématique s'inverse. Le nœud, et il y a toujours un nœud déjà fait, le nœud fait tenir ensemble ces trois hétérogènes que sont R, S et I, soit la motérialité du verbe, la jouissance du corps vivant et la réalité asexuelle du corps imaginaire. Nœud déjà fait, ai-je dit, je pourrais aussi bien dire poème déjà fait. Si le parlêtre est borroméen, la finalité ne peut être de couper, au plus de corriger le nœud, de nouer autrement. Elle n'est plus de rescinder le sujet, mais d'assurer la consistance du

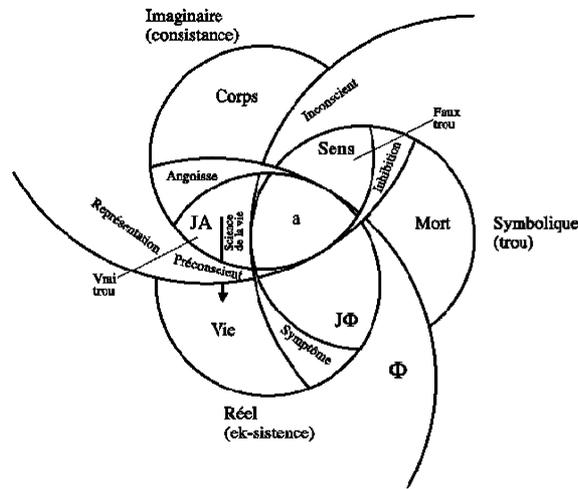
10. *Ibid.*, p. 48.

parlêtre. À défaut on a la schizophrénie, le réel qui s'en va tout seul, ou la maladie de la mentalité, l'imaginaire est à la dérive.

Le nœud déjà fait, mais quand ça ? À l'heure du traumatisme sans doute, contingence qui s'est inscrite en nécessité du symptôme, qui ne cesse pas de s'écrire. Je précise que quand je dis symptôme, je parle du symptôme tel que défini dans *R.S.I.* comme un élément joui de l'inconscient, ce symptôme, c'est de la motérialité externalisée dans le réel, donc. Vous pouvez observer que le vocabulaire s'infléchit parallèlement à ce nouveau schématisme et que le partenaire pseudo-sexuel, situé jusque-là comme cause du désir, est pensé en outre comme partenaire symptôme. C'est explicite à partir de *R.S.I.*, la thèse culmine dans la dernière conférence sur Joyce, et encore avec la formule « identification au symptôme » qui est *fixion*, avec un x, de jouissance – tout autre chose que coupure.

Ce symptôme-là, Lacan a hésité à le placer dans le nœud borroméen. Il l'a d'abord pensé comme une intrusion du réel de la jouissance dans le champ du langage. C'était cohérent avec la thèse nouvelle d'*Encore*, disant que l'être en parlant jouit et que le savoir inconscient se jouit – ce qui, une fois dit, ne fait plus de doute. Puis il s'est corrigé et il a dit plutôt que le symptôme était intrusion du verbe, effet du S donc, dans le champ du réel. Ce qui l'inscrit lui-même hors symbolique.





Ce point a une grande importance, car ça veut dire qu'il est hors de la dialectique du discours, tandis que la jouissance de parler n'est pas hors dialectique. On voit bien ce que Lacan cherchait à résoudre et c'est bien le problème de l'analyse : si parler est une jouissance, comment sortir de la jouissance prise à cette infinie dérive de la parole de vérité ? Il ne suffit pas de répondre qu'elle est arrimée à la constance de la signification du fantasme et au signifiant asémantique du traumatisme. Ce n'est pas que ce soit faux, mais ça ne l'empêche pas de courir derrière son mirage, fût-ce en rond. Lacan a donc tâché de produire une autre réponse par le réel, celui du symptôme. C'est toute la question de la « Préface ». J'y reviens donc brièvement.

Il y a sur ce point un problème d'interprétation. Après avoir évoqué son invention de la passe, où on ne peut faire mieux que de témoigner de la vérité menteuse, il ajoute : « Je l'ai fait d'avoir produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque. » Il poursuit : « Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. » Je note d'abord qu'il n'y a dans cette formule aucune équivoque. Lacan n'a pas dit bouchon du réel, qui serait équivoque à cause du *de* ; je crains par contre de l'avoir employé moi-même par manque de précision. Le réel ne vient que là, bouchon, il bouche. Où donc, là ? Là où il y avait le manque de

l'objet qu'il vient d'évoquer comme raison de son invention de la passe. Il bouche ce qui manque. C'est sa fonction au réel et son seul mérite. Il bouche et limite donc ce à quoi préside ce qui manque, à savoir l'infinie dérive de la vérité. Ce bouchon par le réel, pour peu qu'il y ait nœud, a dans le nœud une fonction homologue qu'était la fonction du point de capiton dans la chaîne signifiante : c'est un principe d'arrêt.

Deuxième remarque, que dire de l'expression « le manque du manque fait le réel ». Je l'avais noté au départ, Lacan emploie là une expression dont il avait usé à propos de l'angoisse, pour désigner la cause, non pas du désir, mais de l'angoisse à l'égard de l'Autre. On ne peut cependant pas en conclure que c'est de l'angoisse qu'il parle quand il dit le réel bouchon, pour la bonne raison que l'on ne pourrait en aucun cas dire que l'angoisse fait le réel. L'angoisse est un affect qui comme tout affect est un effet, un effet qui répond au réel, affect type de tout avènement de réel même. Le réel fait par le manque du manque, celui dont on ne peut dire vrai, antinomique à toute vraisemblance, c'est seulement le symptôme lettre, ce que les parlêtres ont de plus réel, dit Lacan, qui s'inscrit entre S et R, tandis que l'angoisse, elle, est un effet du réel, certes, dans l'imaginaire. La thèse est d'ailleurs freudienne, car elle situait bien l'angoisse dans le moi.

La question se pose de préciser le rapport de ce réel bouchon invraisemblable avec la vérité. Avant ces ultimes thèses d'après 1975, Lacan avait articulé vérité et réel. Dans « Radiophonie ¹¹ », à la réponse à la question VI, il dit : « [...] la vérité se situe de supposer ce qui du réel fait fonction dans le savoir, qui s'y ajoute (au réel) ». Le savoir qui s'ajoute au réel, c'est celui de l'inconscient, que vous le preniez comme langage ou comme *lalangue*. L'ICS-savoir s'ajoute au réel hors symbolique. Qu'est-ce qui fait fonction de réel dans le savoir ? Pas le symptôme, qui, lui, est dans le réel, pas dans le savoir. Lacan a répondu : l'impossible. Autant dire que c'est du côté des modalités logiques que le dire de l'analyse met en place, que l'on cherche ce qui fait fonction de réel dans le savoir inconscient. Sous une double forme : ce que le dire de l'analyse ne peut pas écrire et ce qu'il ne peut pas ne pas écrire. C'est, premièrement, l'impossible du rapport, n'y a pas de rapport sexuel qui vaut pour du réel, et, deuxièmement,

11. J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, p. 95 ; *Autres écrits*, p. 443.

la contingence de la « fonction propositionnelle » $\Phi(x)$ que l'analyse met en place, le « y a de l'Un » démontrant indirectement le n'y a pas. La vérité sœur de la jouissance comme de la castration, vous reconnaissez les deux expressions de *L'Envers de la psychanalyse*, avait bien maille à partir avec cette fonction propositionnelle et Lacan pouvait même poser que le réel, celui de l'impossible du rapport sexuel, « commande à la vérité ». Et si vous regardez l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », vous verrez qu'à la fin le « partenaire qui a chance de répondre » à l'amour de transfert, ici Lacan lui-même, répond en termes de modalités.

Par contre, la thèse de la « Préface » est apparemment tout autre : aucun rapport entre vérité et réel, dès lors que le réel c'est le hors symbolique. La vérité, toujours en manque de dernier mot, ne peut dire vrai de ce réel, et le réel, manque du manque, hors sens, est antinomique à toute vraisemblance. On n'interprète donc pas la parole de vérité avec la jouissance hors sens du symptôme, car son réel ne commande pas à la vérité alors qu'on l'interprétait en partie avec ce qui faisait « fonction de réel », à savoir les modalités logiques et aussi la pulsion. Il n'en vient pas non plus, contingence du trauma, au plus il arrête son mensonge, il la fait taire en la bouchant. En ce sens, l'affect du réel, c'est bien la certitude, le hors de doute, et c'est peut-être un problème pour le dispositif de la passe. Pas de rapport donc, mais un nœud possible dans lequel le réel fait limite à la vérité menteuse. Sa lettre est du signifiant asémantique, sans aucune espèce de sens, vous reconnaissez les premières expressions de Lacan, mais c'est du signifiant passé au réel, non pas au refoulement d'où on pourrait le débusquer par l'interprétation significative, passé au réel d'une jouissance qui n'est pas celle de la vérité. Cette lettre, à la différence des signes que l'on déchiffre, n'est pas substituable.

Que peut être une interprétation qui tienne compte de ce réel-là ? J'avais posé la question. Est-ce que ce serait le doigt pointé vers la jouissance opaque, cette jouissance qui s'excepte de la jouissance du fantasme qui, elle, n'est pas opaque, mais familière pour chacun ? C'est elle sans doute, cette *fixion* opaque, qui est constituante de ce que Lacan appelle dans la dernière leçon d'*Encore*, pour chacun, « l'unité de la copulation avec le savoir de *lalangue* », cette unité qui fait de chacun de nous des « unarités ». Cette unité se manifeste comme l'Un-nœud que nous sommes, et elle ne va pas sans l'Un dire, que

représente le quatrième rond du nœud. Or, l'analyse, ics réel ou pas, opère par et au niveau du dire. Autrement dit, nous sommes poème, soit sinthome, le symptôme-lettre y étant inclus, mais non identifiable si ce n'est à titre hypothétique. C'est ce que la référence finale à la poésie implique. Seulement, là où le poète fait calcul de l'équivoque pour produire un dire qui lui soit propre, le dire de son poème, eh bien l'analyste ne peut pas faire de même, il ne peut pas calculer son interprétation, la vérité étant aussi incalculable que le réel. Il y va donc au hasard, « tous les coups sont permis ». En outre, il a affaire à un poème qui n'est pas le sien, et qu'il ne connaît pas, mais qu'on lui demande éventuellement de corriger. Alors, pour tenir compte de ce poème comme réel, sinthome, il use dans son dire d'un autre réel, celui de *lalangue* et de ses équivoques, lesquelles peuvent jouer contre le jouir du poème puisque c'est par elles que le poème s'est fait.

Seulement, remanier le poème, *i.e.* le nœud, ce n'est pas nécessairement corriger la jouissance opaque, ni trouver le mot du réel. L'analyse, c'est ce qui fait vrai, mais il est exclu qu'elle fasse vrai du réel. Alors rectifier le poème, c'est nouer autrement par épissure – suture, dit Lacan – et ça consiste plutôt à changer, non pas le noyau opaque ininterprétable dont tout indique qu'il reste opaque, mais la balance entre vérité et réel, entre la jouissance du sens et la jouissance de ce qui le bouche et qui y fait comme contrepoids. Ce pourquoi Lacan n'a pas dit que dans la passe on venait témoigner du réel, mais de la vérité menteuse. Le réel, on n'en témoigne pas plus qu'on ne l'interprète, puisqu'en témoigner ou l'interpréter serait le faire passer à la vérité. D'ailleurs, on peut constater qu'à partir de 1975 et 1976 toutes les élaborations de Lacan consistent à explorer des modifications possibles du nouage sous l'effet du dire analytique. Ce dire, qui n'est pas celui de l'analyste, c'est ce qui résulte des effets de l'équivoque interprétative sur le dire analysant. Sa mort y a mis un terme sans doute prématuré, où le moment de conclure resté en suspens laisse un certain sentiment d'inaccompli.